

Bulletin Communiste

ORGANE DU PARTI COMMUNISTE (S. F. I. C.)

142 Rue Montmartre, Paris

Hebdomadaire

Le Numéro : 50 centime

SOMMAIRE

Quatre motions de Politique générale (Boris Souvarine). — Daniel Renoult et le Front Unique (G. Zinoviev). — Le Programme Communiste (A. Thaleimer).

Nicolas Alexeievitch Nekrassov (A. Lounatcharsky).
— Karl Marx et Ferdinand Lassalle (Alix Guillaum).
— Ouvriers et Intellectuels (Maurice Champbelland, Boris Souvarine).

QUATRE MOTIONS de politique générale

LE Congrès National du Parti est appelé à se prononcer sur quatre motions dites « de politique générale », c'est-à-dire appréciant le travail passé du Parti et traçant dans les grandes lignes quelques directives d'avenir. L'*Humanité* du 18 a publié les textes, que le *Bulletin Communiste* reproduira dans son prochain numéro.

La motion baptisée par le Comité Directeur « Frossard-Souvarine » résume, sous une forme modérée, les critiques et les conceptions de l'Internationale Communiste tout entière appliquées au communisme français. Elles correspondent, croyons-nous, au sentiment de la masse du Parti, qui a sincèrement adhéré au communisme et qui veut s'élever à la hauteur des tâches révolutionnaires de l'époque. Tous ceux qui se réclament, du cœur et de l'esprit, de l'Internationale communiste voteront cette motion qui répond vraiment à ce que l'Internationale attend de notre Congrès. Nous n'éprouvons pas le besoin de développer ici longuement son contenu : il est fait d'idées que nous avons toujours défendues, ici-même, avec l'approbation grandissante des communistes sérieux. Les meilleurs éléments du « centre » se sont unis à la « gauche » pour soutenir cette motion devant le Parti : son succès ne fait aucun doute.

La motion « Dondicol-Renoult » reflète bien la mentalité de ceux qui veulent s'opposer systématiquement au noyau vraiment commu-

niste du Parti. Elle ne contient aucune analyse sérieuse de la crise, dont elle attribue l'origine (on ne sait pourquoi, car il ne s'y trouve aucun argument pour étayer l'affirmation), à « l'esprit de fraction », aux « polémiques personnelles », aux « luttes de tendances ». Mais d'où viennent l'esprit de fraction, les polémiques personnelles, les luttes de tendances ? Voilà ce que la motion ne dit pas. Si ses rédacteurs avaient eux-mêmes un peu moins d'esprit de fraction, s'ils ne se satisfaisaient point de considérations aussi superficielles, ils comprendraient vite que l'insuffisance de conscience communiste est à l'origine des luttes fractionnelles. C'est ce que dit la motion « Frossard-Souvarine » qui parle d'une « application insuffisante de la résolution fondamentale de Tours », de « survivances de l'esprit social-démocrate de l'ancien Parti », de « méconnaissance de la valeur des résolutions de l'Internationale communiste ».

Certes, il nous aurait été facile de transposer les fameux : « C'est la faute à Voltaire », « c'est la faute à Rousseau », ou le plus récent : « C'est la faute à Lénine ». Dondicol et Renoult veulent bien attribuer à leurs contradicteurs tous les maux du Parti. Nous pourrions leur renvoyer le compliment : mais le Parti en serait-il plus avancé ? Il nous a semblé préférable de rechercher objectivement les causes du malaise actuel, que nous avons cru trouver dans l'arrêt brusque de la transforma-

tion du Parti, commencée seulement à Tours. Le Parti dira si nous avons eu tort ou raison.

La motion « Dondicol-Renoult » supplée par une phraséologie révolutionnaire aux critiques précises, aux directives concrètes qu'elle est impuissante à donner. Elle traite prudemment, par contre, des rapports de notre Parti avec l'Internationale, se bornant à des attaques obliques sur la tenue des Congrès nationaux et internationaux, sur les menaces d'exclusion, etc. Dans l'ensemble, elle apparaît comme l'expression fréquemment interrompue, pleine de réticences et d'allusions inavouées d'une politique divergente de celle de l'Internationale communiste, et qui deviendrait une politique antagonique si elle se développait ultérieurement.

La motion Rappoport est un article de journal, où l'auteur assouvit ses petites rancunes, étale ses préoccupations personnelles qui n'intéressent personne et vise, en réalité, à détacher du noyau essentiel du Parti quelques éléments pour les incorporer en dernière heure à l'opposition confusionniste. Le danger qu'elle présente est si faible, qu'on peut le négliger.

La motion Verfeuil, qui se présente aussi comme une polémique de presse, a le mérite de condenser toutes les conceptions anticommunistes qui ont eu cours dans le Parti pendant les deux années écoulées depuis Tours. On y retrouve, contre l'Internationale communiste et la gauche du Parti, toutes les attaques, tous les sophismes, toutes les grossières naïvetés que la presse bourgeoise ou social-réformiste accumule depuis deux ans en notre honneur. Elle fourmille d'inexactitudes de fait, ce qui montre que Verfeuil s'est trouvé dans le Parti communiste étranger au Parti, au point de n'être même pas capable de voir les faits comme ils sont — à plus forte raison de les interpréter en communiste. (Nous relèverons ailleurs la série de ces erreurs de Verfeuil.)

La manière de concevoir et de s'exprimer de Verfeuil, est celle même de tous les adversaires politiques du communisme. Il est question, dans sa motion, de minorités brimées, de tolérance, de motion libéralement interprétée, de garanties de sécurité, de mise en demeure injurieuse de Zinoviev, de proscriptions, de suspicion, d'anathème, de penser par ordre, de monastère, de caserne, d'instrument passif, de personnalités omnipotentes, de sectarisme, de discussions byzantines, de jésuite, d'immixtion dans la vie intérieure des syndicats, de décision outrageante de l'Exécutif, de blâmes et d'exclusions systématiques, de régime de rigueur, de mise en surveillance du Parti, de pression ouverte ou occulte, de renforce-

ment oligarchique des pouvoirs du C. D., d'ingérences abusives de l'Exécutif, de pouvoirs dont l'Exécutif use et abuse à plaisir, des adhérents de Boukhara et des îles Philippines, de machiavélisme odieux ou enfantin, de mineur, de domestique, de dignité, de menaces outrageantes, d'ultimatum... Nous ne citons que les expressions qui émaillent la motion. Que dire de la pensée qui en inspire chaque ligne ? Il faudrait discuter la motion *mot à mot* s'il fallait s'arrêter à chaque ineptie, à chaque incompréhension, à chaque erreur, à chaque expression rétrograde, nationaliste, prud'hommesque ou simplement contraire à l'idée communiste.

C'est un grand service que Verfeuil rend à notre Parti, avant de le quitter, en traduisant si brutalement les survivances de l'esprit social-démocrate de la II^e Internationale que le Parti a eu la faiblesse de tolérer dans ses rangs après Tours. Les éléments capables d'approuver la motion Verfeuil, qui pourrait être signée Renaudel ou Sixte-Quenin, manifesteront ainsi une hostilité caractérisée au communisme révolutionnaire, incarné par la III^e Internationale. Ils se signaleront eux-mêmes au Parti comme ses pires ennemis, et le Parti saura désormais où est son mal.

Le rôle joué par Verfeuil depuis le Congrès de Tours et son aboutissement logique imminemment justifient la politique du *Bulletin Communiste* qui a dénoncé à temps le danger. Le Parti sait maintenant où est la clairvoyance communiste, la conception consciente de la transformation du Parti socialiste en avant-garde révolutionnaire.

Quatre motions de politique générale sont en présence pour le Congrès : au fond, ce serait trop de trois. Les motions opposées à celle du centre et de la gauche sont destinées à se fondre, tôt ou tard, en une seule expression de l'opposition confusionniste. Le vote de la motion « Frossard-Souvarine », qui représente une nouvelle étape importante vers la transformation du Parti en véritable Parti communiste, signifiera la volonté très ferme de la majorité du Parti de combattre impitoyablement les tendances contraires à la grande tendance communiste fondamentale de l'Internationale communiste. Elle orientera définitivement notre Parti dans la voie révolutionnaire, et lui donnera l'impulsion que rien ne brisera plus désormais. Instruit par une coûteuse expérience de ses faiblesses, le Parti saura dans l'avenir faire preuve d'un esprit de discipline, d'intransigeance, de combat, excluant tout accommodement avec les faux communistes égarés dans ses rangs.

Boris SOUVARINE.

Daniel Renoult et le Front Unique

Deux résolutions sur le front unique seront présentées au Congrès, l'une appelée « résolution Frossard-Souvarine », l'autre « résolution Renoult ». Celle-ci est opposée à la tactique de l'Internationale Communiste. Le Président du Comité Exécutif, G. Zinoviev, exprime dans l'article ci-dessous l'opinion de l'Internationale sur le projet de Renoult.

Dans les thèses connues adoptées par l'Internationale Communiste le 18 décembre 1921, et qui, pour la première fois formulèrent nettement la tactique du front unique, un paragraphe tout entier est consacré aux dangers qu'elle comporte. Le paragraphe 21 dit :

« En proposant à tous les partis frères le plan ci-dessus, le Comité Exécutif de l'Internationale Communiste estime de son devoir de signaler à toutes les sections de l'Internationale Communiste les dangers que peut, dans certaines circonstances, comporter cette tactique. Tous les partis communistes ne sont pas encore suffisamment forts et solides. Ils n'ont pas encore tous définitivement rompu avec l'idéologie centrisme et semi-centrisme. Des exagérations peuvent se produire. Des tendances peuvent apparaître qui équivaudraient en pratique à dissoudre les partis et groupes communistes dans un bloc unique amorphe. Pour que la nouvelle tactique soit profitable à la cause du communisme, il faut que les partis communistes qui l'appliqueront soient forts et unis et que leurs dirigeants soient doués d'une suffisante perspicacité politique. »

Rien n'a aussi bien vérifié ces appréhensions de l'Internationale que les événements de ces derniers mois au sein du Parti français. La chose est tout à fait claire aujourd'hui : la situation du Parti communiste français lors de l'apparition des thèses du Comité Exécutif, en décembre dernier, rendait inévitable les tâtonnements et les erreurs. Le Congrès de Marseille, la Conférence des secrétaires de fédérations et le Conseil National ont adopté sur la question du front unique des résolutions qui, maintenant en tout cas, n'ont pas pour elles la majorité du Parti. Mais une petite minorité persévère visiblement dans ses erreurs, et le chef de cette minorité est Daniel Renoult. Dans les thèses qu'il a proposées à la Commission des résolutions, Daniel Renoult affirme ni plus ni moins ceci que « tous les événements survenus ont plus ou moins donné raison » à ses objections contre la tactique du front unique. Cette affirmation on ne peut plus osée, nous oblige, bon gré mal gré à nous arrêter aux

nouvelles thèses du camarade Renoult. Examinons ses principaux arguments.

Daniel Renoult écrit :

« S'il est certain que la mise en application du mot d'ordre du III^e Congrès — l'appel aux masses pour les revendications immédiates de la classe ouvrière — a donné partout les meilleurs résultats, nul ne peut nier que toutes les initiatives pour aboutir à une action quelconque à l'aide de tractations avec les chefs des socialistes ou syndicalistes ont complètement échoué. »

En russe, cela s'appelle : Commencer par porter votre santé et finir en chantant votre *De Profundis*. Dans la première moitié du passage cité, Renoult reconnaît que par son « appel aux masses pour les revendications immédiates de la classe ouvrière » l'Internationale communiste a obtenu « les meilleurs résultats ». Mais il ne remarque même pas que *par là même il reconnaît la clairvoyance de l'Internationale dans la question du front unique*. C'est précisément en quoi consiste l'essence de cette tactique. Et si, comme le reconnaît lui-même Renoult, elle a donné ici « les meilleurs résultats », cela prouve que l'Internationale Communiste a entièrement raison.

Mais pour Renoult la question des « tractations avec les chefs socialistes et syndicalistes » est la principale. Ces « tractations l'empêchent de comprendre toute l'immense importance de la question. Du moment que les tractations avec les chefs ont échoué, le problème pour lui est résolu.

Mais en posant ainsi la question, Renoult, à vrai dire, se condamne. Il comprend et, semble-t-il, il s'obstine à comprendre la tactique du front unique comme le désir d'arriver, au moyen de négociations avec les chefs, à réaliser l'union de l'Internationale Communiste avec les Internationales II et II et demie. Or, en réalité, la pensée de l'Internationale Communiste, la tactique du front unique a un but diamétralement opposé ; ruiner définitivement l'influence des chefs des Internationales II et II et demie et s'unir aux masses prolétariennes les plus nombreuses possible *contre* ces chefs.

Pour Renoult, la question est extrêmement simple : les tractations avec les chefs ont complètement échoué, donc la tactique du front unique a complètement échoué. Pardon, camarade Renoult, l'Internationale Communiste a-t-elle jamais recherché l'union réelle avec les chefs traîtres ? Il est temps, il est grand temps, camarade Renoult, de comprendre qu'il ne s'agissait pas de cela, mais de tout autre chose !

Daniel Renoult continue :

« Même dans la lutte contre la réaction social-démocrate, s'ils acceptent (les chefs de la II^e Internationale) le concours des communistes lorsqu'il s'agit de combattre au péril de la liberté ou de la vie, ils repoussent ces derniers pour tout travail organique et concerté. »

De nouveau, Renoult se condamne. Est-ce que par hasard l'Internationale Communiste a jamais recherché un « travail organique et concerté » avec Vandervelde, Scheidemann et consorts ? Le but de l'Internationale Communiste était tout autre. Ce qu'elle voulait et ce qu'elle veut, c'est organiser les masses ouvrières sans distinction de tendances pour faire triompher les revendications immédiates de la classe ouvrière. Or, dans ce domaine, l'Internationale Communiste de l'aveu même de Renoult, a obtenu « partout les meilleurs résultats ».

« En Angleterre, écrit plus loin Renoult, le *Labour Party* a rejeté avec insolence et brutalité les propositions des communistes, empreintes pourtant de la plus extrême volonté de conciliation. »

De nouveau, Renoult se condamne ! La demande faite par les communistes anglais d'entrer dans le *Labour Party* était loin d'être empreinte de « la plus extrême volonté de conciliation ». Apprenez cela, camarade Renoult. De conciliation... avec qui ? Avec les Henderson, les Thomas, les Macdonald et autres traîtres à la classe ouvrière ?

La situation de l'Angleterre est tout à fait spéciale. Le *Labour Party* est un conglomerat de toutes les organisations ouvrières du pays. Les communistes ont raison de vouloir y être reçus, à la condition expresse, bien entendu, de conserver leur liberté de propagande. En entrant dans le *Labour Party*, qui se déclare ouvert à tous les prolétaires sans distinction d'opinions politiques, les communistes obtiendraient la possibilité d'influer sur des masses ouvrières plus considérables, qu'ils s'efforceraient avant tout d'organiser sur le terrain de la lutte « pour la satisfaction des revendications immédiates de la classe ouvrière ». Mais de là à une « volonté de conciliation » avec les leaders des social-traîtres anglais, il y a loin. C'est bien là le malheur : Renoult considère toute la question de la tactique du front unique du point de vue d'une « conciliation » avec les chefs des Internationales II et II 1/2.

« En Italie, dit Renoult, le Parti socialiste, de plus en plus affaibli, recherche, par ses dirigeants collaborationnistes, la participation ministérielle et s'éloigne de tout accord possible avec les vrais révolutionnaires. »

Dans la bouche du camarade Renoult, la constatation de ce fait devient, on ne sait trop comment, un argument contre la tactique du front unique. Le plus sérieusement du monde, Renoult nous assure que Turati est un social-traître et que Daragona et consorts ne veulent aucun accord avec les vrais révolutionnaires. Il est amusant de voir comment, sans mé-

me s'en douter, il enfonce des portes ouvertes. Certes, rien n'est plus facile que de nous prouver que Turati et Daragona sont de mauvais socialistes. Mais la question n'est pas là. Renoult n'a pas vu le principal.

Vous ne voyez, camarade Renoult, que précisément en Italie, avec cette crise permanente du pouvoir, avec cette campagne cynique des fascistes contre les organisations ouvrières, avec cette banqueroute complète des chefs du Parti socialiste, la tactique du front unique est nécessaire plus que partout ailleurs. Les communistes italiens, qui dans cette situation avaient au début manifesté une certaine hésitation, se guérissent maintenant de leurs erreurs et, grâce à la tactique du front unique, gagnent au communisme des masses de plus en plus considérables.

Quand Renoult comprendra enfin que la tactique du front unique n'a pas du tout pour but d'obtenir au moyen de « tractations », l'union avec les chefs, alors il se rendra compte que tous ses coups contre la tactique de l'Internationale communiste portent absolument à faux.

Enfin, Renoult passe à la France.

« En France, malgré les désaveux des partisans sincères du front unique, le mouvement d'idées que la décision de l'Internationale a déclenché a poussé, sous prétexte d'unité d'action, à des combinaisons électorales. C'est le bloc des confusionnistes. Le Parti Communiste lui-même, ainsi que le démontre l'attitude de plusieurs fédérations, en a souffert. Le bloc des gauches, nouvelle entreprise de duperie de la bourgeoisie française, a seul profité des malentendus qui ont surgi. »

Voici ce qu'écrit Daniel Renoult :

« Oui, en France, nous avons vu se produire en effet toute une série de « malentendus ». Oui, en France, ceux qui comme Barabant partagent généralement les idées de Daniel Renoult, sont allés jusqu'à parler du bloc des gauches. Seulement la question est de savoir à qui incombe la responsabilité de ces « malentendus ». Ne serait-ce pas à vous, camarade Renoult ? Ne sont-ce pas vos émules, Victor Méric et autres, qui, pendant plusieurs mois, ont dénaturé sans pudeur la tactique de l'Internationale et fait accroire aux ouvriers français que l'Internationale soutenait la tactique du millerandisme ?

« On assiste dans presque tous les pays à un rapprochement des réformistes et de l'aile gauche de la bourgeoisie contre le communisme. »

Parfaitement, camarade Renoult. Enfin, par exception, nous avons trouvé dans vos thèses une idée juste. Mais, hélas ! d'une idée juste vous vous êtes empressé de tirer une conclusion absolument fautive. Vous écrivez :

« Ce phénomène général (c'est-à-dire le rapprochement des réformistes et de l'aile gauche de la bourgeoisie) va à l'encontre de la tactique du front unique. »

Pas le moins du monde, cher camarade.

C'est précisément parce que les chefs des Internationales II et II 1/2 se rapprochent de plus en plus de l'aile gauche de la bourgeoisie que les masses, qui avaient mis leur confiance dans ces chefs, s'éloigneront de plus en plus d'eux pour se rallier à nous. Evidemment, si l'on considère à votre façon la tactique du front unique, si l'on estime que cette tactique a pour but de nous unir au moyen de « tractations » avec les chefs des Internationales II et II 1/2, le phénomène général que vous signalez justement va à « l'encontre de la tactique du front unique ». Mais, camarade Renoult, ce n'a jamais été là notre but, lequel, nous le répétons, est exactement l'antipode de celui que vous supposez. Notre but, c'est de mettre les leaders ouvriers fraternisant avec la bourgeoisie dans l'impossibilité de nous nuire, et de gagner les masses au communisme.

C'est bien pourquoi, dans le monde entier, les leaders de la II et de la II Internationale 1/2 se sont prononcés en pratique *contre* le front unique. Le front unique est leur cauchemar. Sachant trop bien de quoi il retourne, ces messieurs comprennent parfaitement qu'en appliquant cette tactique, les communistes arriveront dans le minimum de temps à démasquer les réformistes devant tous les ouvriers. C'est un fait, camarade Renoult, que des « chefs » réformistes qui vous intéressent tant, *se sont prononcés dans le monde entier contre la tactique du front unique*. De parti pris, vous laissez ce fait hautement significatif. Vous avez grand tort, camarade Renoult. Nous vous conseillons fortement de réfléchir aux raisons qui ont poussé les Vandervelde, les Scheidemann et les Renaudel de tous les pays à tâcher de faire échouer le front unique dans tout l'univers. Peut-être cela vous donnera-t-il le mot de cette énigme que vous persistez à ne pouvoir comprendre.

Pour employer une comparaison imagée, on peut dire que la tactique du front unique, telle que la propose l'Internationale, se ramène à ceci :

Devant nous se dresse la citadelle bourgeoise qu'il nous faut enlever. La classe ouvrière est une armée assez nombreuse pour prendre sans trop de peine cette forteresse. Mais une partie des officiers que suit la majorité de cette troupe *ne veut pas* prendre la forteresse, endort par tous les moyens la vigilance des soldats et les détourne de leur tâche essentielle. Voyant cela, les communistes, il y a plusieurs années déjà, se sont détachés des anciens partis et ont formé leur état-major à eux et ont attiré à eux une partie considérable (mais encore pourtant une minorité) des ouvriers, qui veulent s'emparer de la forteresse et savent comment il faut s'y prendre pour cela. Mais pourtant, les forces de cette minorité sont, à elles seules, insuffisantes. Après avoir formé leur état-major à eux et s'être par là-même rendus indépendants, les communistes néanmoins s'adressent, et continueront in-

lassablement, de s'adresser aux autres soldats de l'armée ouvrière pour les inviter à former avec eux un front unique pour assiéger la forteresse et se lancer à l'assaut de cette dernière. Et comme la forteresse, le régime capitaliste, opprime de plus en plus les masses ouvrières et que la conscience des masses qui suivent encore les chefs réformistes croît rapidement, chacune de nos propositions renouvelées pour livrer ensemble l'assaut de la forteresse trouvera un écho de plus en plus vif dans la masse ouvrière, qui viendra peu à peu à nous. Cette masse hait de toutes les forces de son être l'ennemi qui la guette dans sa citadelle, et ne peut pas ne pas vouloir lutter contre lui. Mais, précisément, à mesure que nous attirerons à nous des quantités de plus en plus grandes d'hésitants et d'irrésolus, l'état-major des social-traitres, qui, lui, *ne veut pas* prendre la forteresse, nous attaquera avec une fureur de plus en plus grande.

Comment pourrait-il en être autrement ? Cet état-major des social-traitres est l'agent direct de l'ennemi enfermé dans sa citadelle.

Cela ne veut pas dire que nous nous refuserons en cas de nécessité d'entamer des négociations avec l'état-major des social-traitres. Nous sommes contraints de mener ces pourparlers pour prouver définitivement aux hésitants que leur *état-major actuel n'a pas du tout l'intention de prendre la forteresse bourgeoise*. Les « tractations » avec les chefs peuvent, pour employer les termes de Renoult, échouer complètement, mais la tactique du front unique n'en aura pas moins un succès de plus en plus grand, car nous rallierons à nous des masses de plus en plus nombreuses et la préparation de l'assaut définitif de la forteresse bourgeoise progressera de plus en plus.

Vous ne comprenez pas cela, camarade Renoult ? Tâchez d'y réfléchir et vous le comprendrez. La majorité des membres du Parti communiste français, nous en sommes persuadé, l'a déjà compris.

G. ZINOVIEV.

Bulletin Communiste

Organe du Parti Communiste (S.F.I.C.)

PARAISANT LE JEUDI

Le Numéro : 50 centimes

ABONNEMENTS :

	France	Etranger
3 mois	7 »	8 »
6 mois	13 »	14 »
12 mois	26 »	28 »

Adresser la correspondance concernant l'administration à RENÉ REYNAUD, 142, rue Montmartre.

LE PROGRAMME COMMUNISTE

La Commission du programme du K. P. D. (Parti Communiste Allemand) a accepté à l'unanimité, comme base de programme de travail, les définitions suivantes.

LE MANIFESTE COMMUNISTE

Le *Manifeste communiste* donne un ample exposé historique sous la forme d'enchaînement historique :

Développement de la société bourgeoise ; sa distinction d'avec les anciennes formes de société ; la société bourgeoise génératrice de la lutte de classe ; son rôle révolutionnaire : au point de vue technique, économique, social et politique. Résultat positif : création de forces productives formidables. Autre résultat : rébellion des forces productives engendrées sous le capitalisme contre les conditions de production et de propriété. Phénomènes de ces contradictions : crises commerciales revenant périodiquement.

Par conséquent, résultats objectifs du processus économique :

1. — Augmentation formidable et concentration (association) des moyens de production. Centralisation politique adéquate (Etat, etc.). Ceci représentant l'hypothèse économique positive, la condition de la transformation socialiste.

2. — Rébellion de ces forces productives contre les conditions de la production et de la propriété. L'anarchie capitaliste amène fatalement des crises périodiques et produit des causes de crises de plus en plus nombreuses.

3. — La classe ouvrière, comme force active, accomplit consciemment la transformation socialiste.

Développement historique du Prolétariat

1. — Tout d'abord, il est disséminé par la concurrence. Puis, lorsque les ouvriers se forment en masses compactes, ce n'est pas pour des buts politiques propres, mais pour ceux de la bourgeoisie, qui considère le prolétariat comme un troupeau qu'elle exploite contre ses adversaires (monarchie absolue, propriétaires fonciers, bourgeois non industriels, petits bourgeois. Donc, pas encore de conscience de classe propre.

2. — Formation de coalitions prolétariennes et d'associations contre la bourgeoisie, pour la défense des salaires, la diminution du temps de travail, l'amélioration des conditions de travail, etc. Résultat positif : organisation croissante de la classe ouvrière. La liaison des luttes de salaires, leur croissance quantitative se transforme en importance qualitative : lutte de classe, qui est également lutte politique. Obtention de réformes.

La bourgeoisie est contrainte, par les collisions (dans le cadre national et international) d'attirer la classe ouvrière dans le mouvement politique. Simultanément, processus de dissolution de la classe dirigeante. Des éléments isolés passent au prolétariat, venue d'éléments intellectuels.

Afflux venant de la petite bourgeoisie.

Caractéristique du *lumpenproletariat* (prolétariat en haillons, canaille).

Buts assignés au prolétariat

de par sa situation de classe

Les conditions d'existence de la vieille société sont déjà abolies dans les conditions d'existence du prolétariat.

Pour le prolétariat, sont abolis : la propriété, la famille au sens bourgeois du mot ; la morale et la religion bourgeoises, le préjugé national. Le prolétariat ne peut s'emparer des forces productives sociales qu'en absorbant le mode d'appropriation qui lui était particulier (salaire, et, par suite, tout le mode d'appropriation en vigueur jusqu'à nos jours (production, distribution, circulation capitaliste).

Cette lutte de classe, si elle en revêt la forme, n'est pas, au fond, une lutte nationale.

Le mouvement prolétarien est le mouvement indépendant d'une majorité formidable au bénéfice de la majorité. La lutte de classe éclate en révolution ouverte quand et aussitôt que la bourgeoisie n'est plus en état « d'assurer l'existence à ses esclaves dans le cadre de l'esclavage établi par elle ».

Prolétaires et Communistes Principes et buts du Communisme

1/. Position des communistes à l'égard du prolétariat.

Les communistes représentent la partie consciente du prolétariat qui embrasse et soutient l'intérêt du mouvement intégral.

2/. Les buts immédiats des communistes :

a) Constitution du prolétariat en classe, c'est-à-dire création d'organisations animées de la conscience de classe. Qu'est-ce que la conscience de classe ? Conscience vivante, se traduisant dans l'action, des intérêts communs du prolétariat et de l'opposition des intérêts prolétariens à ceux de la bourgeoisie ;

b) Destruction de la suprématie bourgeoise ;

c) Conquête du pouvoir politique par le prolétariat.

Par la séparation d'avec le libéralisme bourgeois, les buts du prolétariat sont encore déterminés plus précisément :

1/. Abolition de la propriété privée ;

2/. Avec la disparition du trafic disparaît le libre trafic ;

3/. Suppression de la formation des classes ;

4/. Abolition de la famille bourgeoise, substitution de l'éducation familiale par l'éducation de la société, l'éducation soustraite à l'influence de la classe régnante ;

5/. En même temps que le prolétariat conquiert le pouvoir, il devient une classe nationale, il se constitue en nation ;

6/. Abolition des séparations nationales et des antagonismes.

Les moyens de la révolution prolétarienne :

Moyens politiques

Élévation du prolétariat au rôle de classe dirigeante ;

Conquête de la démocratie ;

Organisation du prolétariat comme classe dirigeante.

Etat et Révolution

Première étape : Constitution du prolétariat, par la révolution, en classe dirigeante. Il s'organise comme Etat pour l'oppression de la bourgeoisie.

Deuxième étape : Par la disparition des différences de classes, c'est-à-dire par le perfectionnement de la société socialiste, le pouvoir public perd son caractère politique.

Mesures transitoires

Condition préliminaire : suprématie politique du prolétariat.

Buts généraux : expropriation progressive de tout le capital de la bourgeoisie, centralisation, dans les mains de l'Etat, de tous les instruments de production, augmentation au plus vite de la quantité des forces productives, tout ceci par la prise de mesures transitoires paraissant « insuffisantes et insoutenables » au point de vue économique, mais qui, au cours du mouvement, se dépassent elles-mêmes et sont indispensables comme moyen de « bouleverser le mode de production tout entier ».

Ces mesures diffèrent dans les différents pays.

Propositions applicables aux pays avancés :

- 1). Expropriation de la propriété foncière et affectation de la rente foncière aux dépens de l'Etat ;
- 2). Impôts fortement progressifs ;
- 3). Suppression du droit d'héritage ;
- 4). Confiscation de la propriété de tous les émigrants et rebelles ;
- 5). Centralisation du crédit dans les mains de l'Etat au moyen d'une banque nationale dont le capital appartient à l'Etat et qui jouit d'un monopole exclusif ;
- 6). Centralisation, dans les mains de l'Etat, de tous les moyens de transport ;
- 7). Multiplication des manufactures nationales et des instruments de production, défrichement des terrains incultes et amélioration des terres cultivées d'après un système national ;
- 8). Travail obligatoire pour tous, organisation d'armées industrielles, particulièrement pour l'agriculture ;
- 9). Combinaison du travail agricole et du travail industriel, mesures tendant à faire graduellement disparaître la distinction entre la ville et la campagne ;
- 10). Education publique et gratuite de tous les enfants, abolition du travail des enfants dans les fabriques tel qu'il est pratiqué aujourd'hui ; combinaison de l'éducation avec la production matérielle, etc.

CHAPITRE III. — Distinction du communisme d'avec le socialisme féodal, le socialisme petit-bourgeois de Sismondi, le « socialisme vrai », le socialisme conservateur ou bourgeois et le socialisme et le communisme critico-utopique.

CHAPITRE IV. — Position des communistes vis-à-vis des différents partis d'opposition :

En France, les communistes se rallient au parti social-démocrate contre la bourgeoisie conservatrice et radicale.

En Allemagne, le Parti Communiste lutte d'accord avec la bourgeoisie contre la monarchie absolue, la propriété foncière féodale et la petite bourgeoisie ; en même temps, éveil de la conscience de classe indépendante des travailleurs.

Ligne de conduite générale : les communistes appuient en tous pays tout mouvement révolutionnaire contre l'état de choses social et politique existant et ne cessent de mettre en avant la question de la propriété, qu'ils considèrent fondamentale.

LE PROGRAMME D'ERFURT (1891)

1. — Partie doctrinale :

Sommaire : tendance du développement économique du capitalisme : disparition de la petite exploitation, prolétarianisation de grandes masses, monopolisation des moyens de production en peu de mains, augmentation gigantesque des forces productives du travail, misère croissante des masses.

Développement de la lutte de classe. Les crises prouvent que les forces productives commencent à dépasser la société.

But général : transformation du mode de production capitaliste en système socialiste.

Cette lutte est une lutte politique pour le pouvoir politique.

Devoir du Parti social-démocrate : uniformiser

cette lutte et rendre les prolétaires conscients de ce qu'elle est.

Unité internationale de la lutte.

2. — Programme minimum :

Sommaire : démocratie, réformes sociales, protection ouvrière.

LE PROGRAMME SPARTAKUS

1. — Point de départ le 9 novembre. La débâcle est sans issue en dehors du socialisme et de la révolution mondiale.

2. — La forme politique de la suprématie prolétarienne : organes des conseils, organes de classe du prolétariat substitués à la bureaucratie.

Les masses profondes opéreront le bouleversement économique que dirigeront leurs organes.

3. — La révolution, considérée comme guerre civile dans la forme la plus aiguë ; position à l'égard de la terreur. Définition de la dictature du prolétariat.

4. — Mesures pour préserver la révolution, pour la réalisation de l'organisation des conseils, pour frayer la voix au socialisme, devoirs internationaux.

5. — Attitude de la ligue Spartakus vis-à-vis de la bourgeoisie, de la classe ouvrière et des autres partis ouvriers.

I

Le *manifeste communiste* développe les buts historiques et les principes du communisme, mais il contient également, sous une forme brève et détachée, des « exigences transitoires » (pas d'exigence minimum), avec quelques exigences concernant la protection ouvrière (protection du travail des enfants).

Le « point essentiel pratique » du *Programme d'Erfurt* réside dans les réformes démocratiques et sociales. La partie doctrinale du texte ne décrit les buts que de façon abstraite et générale. Aucune allusion concernant, soit la forme concrète de l'exercice de la dictature prolétarienne (sa forme d'Etat), soit les mesures transitoires conduisant au socialisme.

Le programme Spartakus se limite à formuler les formes concrètes et les moyens de la dictature prolétarienne et de la transformation socialiste. Les exigences démocratiques du *Programme d'Erfurt* sont complètement laissées de côté. Il n'est resté que l'exigence succincte d'une « législation sociale incisive ». Le programme Spartakus ne renferme aucune exigence minimum ni aucune « exigence transitoire ».

Un programme communiste rédigé maintenant devrait, dans la forme, non dans le contenu, revenir au type du *manifeste communiste* dans la mesure où il contiendrait, outre l'exposé et la fixation des buts et des principes communistes, des exigences transitoires, mesures politiques et économiques transitoires qui, partant de la démocratie bourgeoise et des formes de production et de propriété capitalistes, se dépassent elles-mêmes. Ces exigences transitoires, en harmonie, par leur caractère général, avec celles du *manifeste communiste*, ne doivent pas l'être, naturellement, par leur contenu, parce que : 1° le point de départ est différent, et 2° la fin, grâce aux expériences actuelles de révolution prolétarienne, peut être saisie de façon plus concrète.

Ces exigences transitoires se distinguent de façon tranchante, par leur caractère général, des exigences démocratiques minimum du programme d'Erfurt. Celles-ci visent à la transformation de la démocratie bourgeoise, à l'éviction des résidus militaires, bureaucratiques et féodaux de l'absolutisme allemand et à l'adoucissement de la contrainte de l'exploitation capitaliste.

Les exigences transitoires du programme communiste tendent à triompher de la démocratie

bourgeoise qui, sous une forme plus ou moins développée, est l'hypothèse réelle et de l'ordre capitaliste dont la contrainte ne se desserre plus par le simple jeu des réformes, mais seulement en recourant déjà aux mesures révolutionnaires partielles. Le *Programme Spartacus* fit abstraction de ces exigences transitoires parce que son point de départ n'était pas la république bourgeoise, mais les conseils d'ouvriers et soldats et le profond ébranlement de l'ordre capitaliste, et aussi parce que son but immédiat était l'achèvement et la consolidation de l'organisation des conseils ainsi que la transformation socialiste.

Un programme doit-il contenir de vastes éclaircissements, être à la fois un écrit de propagande et un écrit polémique ? Le *manifeste communiste* était en même temps, sous forme de données concrètes, un exposé de la conception matérialiste de l'histoire et un écrit polémique (contre le socialisme « vrai », le socialisme petit-bourgeois, etc.). Cela était nécessaire parce qu'aucune définition importante et serrée de la conception matérialiste de l'histoire et de ses méthodes n'avait pas précédé le *manifeste communiste*. Les travaux de Marx et d'Engels du *manifeste communiste* sont des travaux préparatoires. Par contre il se trouve dans les thèses des Congrès de Komintern des exposés détaillés de propagande, polémique et critique des principes et buts du communisme.

Les programmes devraient donc se limiter ainsi que le font les programmes classiques des social-démocrates (*Programme d'Erfurt*, programme de la social-démocratie française) à résumer les résultats de façon succincte et dans un style à l'emporte-pièce.

Voir la critique d'Engels du projet du Programme d'Erfurt, 1891 :

En règle générale les programmes souffrent du fait que l'on essaie de réunir deux choses incompatibles : ils souffrent d'être autant programme que commentaire au programme. Craignant de ne pas être assez clair quand on est bref et incisif, on intercale des éclaircissements qui étendent la question et la rendent diffuse. Selon moi, un programme doit être aussi court et aussi précis que possible. Quand bien même il se présenterait un mot étranger ou une phrase qu'au premier coup d'œil on ne pourrait saisir dans toute sa portée, cela ne nuit en rien. Les rapports verbaux dans les discussions, les explications par écrit dans la presse font alors tout le nécessaire et la phrase courte et essentielle, une fois comprise, se fixe dans la mémoire, devient un mot à l'emporte-pièce, ce qui n'arrive jamais avec les explications diffuses.

Les commentaires à un programme communiste se trouvent déjà dans les thèses. Le programme même doit se graver dans la mémoire, il importe donc qu'il soit court et précis.

II

Une question se pose : un programme communiste doit-il fixer les exigences transitoires ? Nous nous sommes dressés contre les gens de l'ex-K. A. G., qui voulaient fixer, sous forme de programme, les modalités du gouvernement prolétarien. Mais, ici, il y a une différence fondamentale. Ils avaient en vue des exigences minimum dans le sens du Programme d'Erfurt, c'est-à-dire les exigences qui peuvent seulement être prise en considération pour le temps qu'on aperçoit, alors que les buts et principes du communisme ne devaient avoir qu'une importance théorique, idéale, éloignée à perte de vue, en d'autres termes ne devaient avoir aucune importance pratique. Nous voulons formuler les exigences transitoires exclusivement

dans leur sens d'exigences transitoires, c'est-à-dire comme point de passage possible, non comme point d'arrêt pour un temps à portée de vue, dans le même sens, donc, que les mesures transitoires du *manifeste communiste*. Il y a là une différence de principes.

Par sa réunion au U.S.P.D., par sa disposition à faire partie d'une coalition gouvernementale social-bourgeoise ; le fait qu'avant il couvrait déjà la coalition politique anonyme du U.S.P.D. ; le fait que finalement il participa avec le U.S.P.D. à la fusion avec le S.P.D. ; tout cela prouve que le K.A.G. a abandonné les principes et les buts du communisme.

Un pareil danger ne menace-t-il pas les partis communistes s'ils fixent sous forme de programme leurs exigences transitoires ? Pas le moins du monde s'ils impriment rigoureusement le caractère transitoire de ces exigences.

III

Autre question : Des exigences transitoires générales (valables pour tous les pays) peuvent-elles être formulées et dans quelle mesure un programme communiste est-il qualifié à le faire ?

Ici s'applique ce que dit à ce sujet le *manifeste communiste*, à savoir « que ces mesures devront différer naturellement avec les différents pays ». Le *manifeste communiste* formule cependant des mesures transitoires applicables aux pays avancés d'alors.

Aujourd'hui nous avons affaire à un cercle bien plus vaste et plus bariolé de pays dans lesquels le mouvement révolutionnaire joue un rôle. Outre les pays capitalistes les plus développés revêtant en particulier différentes formes d'Etat, se trouvant à des degrés différents concernant le développement de la lutte de classe et la ruine économique, il nous faut tenir compte des pays aux différents stades du capitalisme ancien, à ceux qui sont limités à la simple production de marchandises, aux formes patriarcales de la production, des pays coloniaux et mi-coloniaux soumis à une constitution plus ou moins absolue.

C'est pourquoi voici ce qui nous paraît le plus conforme :

1. — Pour le programme général, une partie doctrinale à laquelle sont jointes les exigences transitoires variant selon les différents groupes de pays formés d'après un type.

Principaux groupes :

a) Pays dans lesquels le prolétariat a déjà conquis le pouvoir ;

b) Etats développés au point de vue capitaliste avec une démocratie bourgeoise plus ou moins cultivée et souffrant d'un ébranlement économique et financier ; type : Allemagne, Autriche, Tchécoslovaquie, Pologne, Suisse, Italie, France, pays balkaniques ;

c) Types d'Etats capitalistes encore stables : Angleterre, Etats-Unis ;

d) Type Japon : développé au point de vue capitaliste, mais toujours plus ou moins absolu ;

e) Pays coloniaux et mi-coloniaux : Indes, Egypte, Perse, Chine, etc.

Les exigences transitoires pour les groupes isolés devraient, bien entendu, comme dans le *manifeste communiste*, laisser un certain jeu, être élastiques.

2. — Pour les pays isolés : programme comportant la partie contenant les principes du programme général et exigences transitoires établies spécialement pour le pays intéressé.

Les exigences transitoires du programme général pourraient servir comme point de départ, comme cadre général aux exigences transitoires des pays isolés.

A. THALHEIMER.

Nicolas Alexeievitch Nekrassov

(1821-1877)

La Russie Soviétique a célébré l'an dernier le centenaire de la naissance du grand poète Nekrassov. On sait qu'en Russie, littérature et révolution sont intimement mêlés, et que les grands écrivains russes ont été, par-dessus tout, d'éloquents interprètes des aspirations des classes éveillées. Lounatcharsky publia, lors du centenaire commémoré par toute la Russie révolutionnaire, l'article que nous reproduisons ci-dessous aujourd'hui.

Le tsarisme devait continuer à se décomposer et descendre jusqu'à Raspoutine pour finir, en 1917, par une mort sans gloire ; mais, au temps de Nekrassov, le servage était déjà irrémédiablement condamné.

Le facteur essentiel de la ruine du servage était le développement du capitalisme en Russie. Le travail du serf devenait moins avantageux pour l'exploiteur que le travail mercenaire. Non seulement le capital industriel qui surgissait et se développait alors exigeait de la main-d'œuvre libre, mais les seigneurs terriens les plus avancés comprenaient que le petit propriétaire paysan libre serait une matière plus commode pour l'exploitation que le paysan esclave.

Pourtant, dans la conscience des différentes classes de la Russie, le changement mémorable qui se préparait, c'est-à-dire le passage du féodalisme au capitalisme, quoique à un capitalisme encore encastré dans les cadres légèrement élargis de la féodalité, n'apparaissait pas seulement sous son jour économique brutal.

A côté des gens persuadés que le servage n'était point avantageux ; à côté des propriétaires fonciers, des capitalistes et des hommes d'Etat qui reconnaissaient que le servage était un obstacle au développement des voies ferrées et de la puissance militaire de la Russie et menaçait, en outre, de provoquer toute une série d'insurrections paysannes ; à côté des couches économiquement avancées de la paysannerie, représentées par les paysans riches ou aisés qui escomptaient la liberté en monnaie sonnante et trébuchante et qui voyaient en elle la condition de la prospérité économique. On observe toute une floraison de sentiments romantiques puissants, tendres et douloureux à la fois.

Certes, l'on ne saurait considérer comme du romantisme cet enthousiasme patriotique officiel pour le tsar libérateur, mais il est incontestable que, dans la noblesse elle-même, se développait de plus en plus profondément, au cours de l'évolution du servage, le sentiment angoissant de la monstruosité du fait même de l'esclavage et particulièrement des abus qui, à chaque instant, en étaient la conséquence.

Cette sorte de repentir de la noblesse prend toutes les formes. C'est tout d'abord Radistchev, qui, dans les profondeurs du servage, va chercher une note nettement révolutionnaire, reprise ensuite par les Ryléiev et les Pestel, qui la transmettent à

Herzen et à Nekrassov lui-même. C'est aussi l'humanitarisme grand seigneur avec toute une pléiade de noms illustres, et parmi eux Tourguéniev ; c'est enfin un repentir larmoyant avec une sorte de vénération outrée pour le moujik battu, fouetté et sa sagesse immuable.

Mais dans cet amour du moujik perce souvent l'effroi de la noblesse devant la civilisation capitaliste qui allait la submerger. Cette noblesse qui s'accusait, qui fraternisait avec le moujik, est représentée de la façon la plus saisissante par la figure de Tolstoï. La seule énumération de ces noms appartenant souvent à la plus haute noblesse, montre que les seigneurs russes ressentait très profondément toute l'injustice de leur position privilégiée. Ils la ressentaient d'autant plus qu'ils étaient eux-mêmes réduits au rôle de valets. Le droit féodal comportait la soumission du palefrenier au propriétaire foncier à peu près au même titre que celle de l'écuyer au tsar.

Fils cultivés, talentueux, d'une classe déjà en décadence, mais d'autant plus raffinée, les nobles qui avaient séjourné à l'étranger, qui s'étaient, par la lecture, imprégnés de toutes sortes d'idées libertaires, souffraient cruellement de leur oppression par le tsarisme, et ce sentiment ne pouvait manquer de leur rappeler qu'ils étaient eux-mêmes les oppresseurs des malheureux paysans, réduits au rôle d'ilotes. Hommes d'opposition, révolutionnaires parfois, ils ne pouvaient pas ne pas sentir la liaison fatale de l'autocratie et du servage. En outre, l'esthétique de ces gens francisés, d'éducation raffinée, au sens artistique développé, se révoltait contre cet état de choses qui avait à sa base une féodalité énorme, monstrueuse, et à son sommet une toute petite tête formée d'opresseurs brutaux et de coquins.

Tout différents étaient les *raznotchintsi* (1) romantiques. Tandis que les seigneurs terriens, même les plus à gauche, même ceux du type Herzen, se bornaient à l'opposition *en paroles*, craignaient, à très peu d'exceptions près, de s'adresser directement à l'élément paysan révolutionnaire et ne savaient comment s'attaquer au monstre, effrayant de l'autocratie, issus directement du peuple, les *raznotchintsi*, aux nerfs encore intacts et dont le sang paysan bouillonnait furieusement dans les veines, voulaient s'élancer sur l'ennemi et le saisir à la gorge.

Il serait erroné de ranger les *raznotchintsi* parmi la bourgeoisie, sous prétexte que ce sont les premiers mouvements de la « révolution bourgeoise » qui ont fait surgir la phalange des hommes de 1860. La bourgeoisie était alors plus que jamais prête à se résigner à l'autocratie. L'on ne saurait non plus ranger les *raznotchintsi* dans la petite-bourgeoisie, c'est-à-dire les considérer comme les défenseurs conscients de la couche industrielle et aisée de la ville et du village. Les cas isolés où l'idéologie petite-bourgeoise pénétra dans celle du groupe dirigeant des *raznotchintsi* sont des plus

(1) Mot russe sans équivalent en français, que l'on pourrait traduire à la rigueur par « déclassés ».

rare. L'on se tromperait, enfin, en assimilant les *raznotchintsi* à la classe intellectuelle, c'est-à-dire à un groupe intermédiaire entre les différentes classes, groupe qui, par ses intérêts directs, se heurtait à l'autocratie et cherchait naturellement un appui dans les masses.

Tous ces jugements porteraient à faux. Certes, les *raznotchintsi* devaient, dans la suite, engendrer la classe intellectuelle après qu'ils eurent pris une attitude devant les différents phénomènes sociaux, après qu'ils se furent dispersés, attirés vers l'une ou l'autre classe. Mais, dans le *raznotchintsi* qui était l'intellectuel de la Russie d'alors, qui raffolait de Tchernichevsky, faisait ses délices de Dobrolioubov, le côté idéologique l'emportait forcément sur les intérêts économiques, sur les intérêts de classe ou de groupe. Il se sentait l'avant-garde véritable des masses populaires dont il ne connaissait pas encore tout l'attachement à la routine séculaire. En lui-même, il se considérait comme une partie indissoluble de la masse laborieuse tout entière et, en premier lieu, de la paysannerie. Sorti du peuple, enfant de la grande « famille des travailleurs », il était arrivé à se former une personnalité pensante critique ; et ainsi, fort de sa conscience civique, produit direct de la masse inculte dont il était l'organe, il jugeait de son devoir de s'acquitter envers cette masse, de transformer sa pensée critique en une arme acérée aux mains du peuple.

Une affreuse tristesse étreignait le cœur de cet homme lorsque, se détournant, il voyait derrière lui l'océan de souffrances et d'humiliations de ses frères et de ses proches. Mais une immense espérance l'envahissait, car, sentant sa parenté avec cet élément populaire, il croyait possible, naturel de le conduire invincible, renversant tout sur son passage, à l'assaut de la citadelle du servage et de l'autocratie.

Tout paraissait possible, et la pensée du *raznotchintsi* ne s'arrêtait que très peu sur l'optimisme émancipateur, mais individualiste, d'un Pissariev. Il ne le faisait que pour pouvoir mieux s'affermir sur ses jambes. Mais Pissariev, lui aussi, appelait déjà à la vie raisonnable de l'avenir, à la tâche de « vêtir le misérable, de nourrir l'affamé ». Mais comment le faire ? Comment instaurer le sort du peuple après qu'il se serait débarrassé de toutes ses chaînes ?

Avec le plus de justice, le plus de bonheur, le plus de joie possible.

Où prendre les couleurs pour se peindre à soi-même et à ceux que l'on instruit cet avenir ? Chez les penseurs d'Occident, qui exprimaient les aspirations des masses populaires d'alors, c'est-à-dire chez les derniers socialistes utopistes Owen, Victor Considérant, chez le jeune Marx.

Certes, nous ne voulons pas dire par là que tous les *raznotchintsi* fussent les jeunes éclaireurs de l'avant-garde socialiste du peuple. Tels étaient leurs dirigeants, mais il était rare que ces dirigeants eussent sur toute la société une influence aussi grande qu'au temps du *Contemporain* et des *Notes de la Terre natale*.

Le malheur était que le paysan qui ravalait sa honte et sa fureur lorsqu'il était battu par son maître, lorsqu'on lui enlevait ses filles pour les livrer au caprice du seigneur, lorsqu'on l'enrôlait de force dans l'armée, était encore, idéologiquement et économiquement, si faiblement organisé que tout espoir en une aide de sa part paraissait vain ; quant au prolétariat encore embryonnaire, il ne pouvait jouer aucun rôle politique sérieux.

Voilà pourquoi cette aurore de la première révolution, ce premier assaut d'une poignée de pen-

seurs et de lutteurs sortis du peuple devait fatalement dégénérer en un appel impuissant aux masses populaires et, ensuite, en un duel tragique de la Volonté populaire avec l'autocratie.

La poésie de Nékarrassov reflète de la façon la plus saisissante ce phénomène remarquable.

Nékarrassov était noble. Il semblait que le destin lui-même eût voulu le mettre dans une situation lui permettant d'embrasser toutes les contradictions de la noblesse. Sa mère était d'origine polonaise, ange blond aux yeux bleus, narratrice d'anciennes légendes « sur les chevaliers, les moines et les rois », fleur tendre, précieuse de la culture embaumée par le souffle de l'Occident, était elle-même l'élève de son mari dénaturé et réprouvant douloureusement, timidement les tares de la société, où elle était condamnée à vivre. Son père, officier, chef de la police de son district, était le type parfait du grand seigneur, joueur, débauché, présomptueux et stupide. Et ainsi, dès son enfance, Nékarrassov eut sous les yeux l'abîme tragique qui existait entre l'humanitarisme élevé de la noblesse et sa basse tyrannie.

Le jeune Nékarrassov put aussi considérer le peuple, le peuple du village. Devant ses yeux se déroula la vision épouvantable des souffrances du peuple chez lequel, pourtant, malgré les horreurs du régime, perçait la joie de vivre dont il eût pu être capable. Toute la poésie du labeur des paysans au sein de la vaste nature des rives de la Volga les fêtes de la campagne les chansons paysannes tristes ou joyeuses, le sel de la bonne humeur du moujik, les blondes têtes ravissantes de ces fleurs de la campagne que sont les enfants : tout cela, Nékarrassov le vécut et le sentit profondément. Dans un grand nombre de ses œuvres, tel un rayon de soleil perçant à travers les nuages sombres, la grande joie de vivre éclate parmi les larmes, la tristesse et la colère. Nékarrassov aurait tant voulu cette joie, et ses poings se serrent de douleur impuissante, lorsqu'il se souvient que, partout, elle est mutilée, flagellée, martyrisée.

Tel était le Nékarrassov « noble ». Mais Nékarrassov était encore un *raznotchintsi*. Il est un *raznotchintsi* parce que, dès son adolescence, il arrive à Pétersbourg, se voit privé par son père de toute aide matérielle, et devient misérable, misérable au point de coucher dans les asiles de nuit ou de dormir sur les bancs des jardins publics, misérable jusqu'à la faim, misérable jusqu'au larcin. Et n'est-il pas remarquable que ses premiers essais soient consacrés précisément au prolétariat et aux indigents (*Les Coins de Pétersbourg, La Physiologie de Pétersbourg*).

Il est un *raznotchintsi* parce qu'il commence de bonne heure à gagner lui-même sa vie et à la gagner non pas par la littérature, mais par un métier de galérien, écrivant n'importe quoi, tout ce qu'on lui commande, pour ne pas mourir de faim. Il est un *raznotchintsi* par la force de sa nature. Non seulement les nobles, mais ses amis les *raznotchintsi* s'étonnaient déjà de son temps de la trempe extraordinaire que lui avait donnée la dure école de la vie.

Ménager, pratique, homme de tête et organisateur : tel nous apparaît Nékarrassov dans son rôle de littérateur. Il est un *raznotchintsi* par ses liaisons. Biélinksky, Tchernichevsky, Dobrolioubov, voilà ses proches amis, ses confrères, ses émules. Et tous les Tchernichevsky, tous les Dobrolioubov au petit pied sont ses lecteurs, ses admirateurs. Il est un *raznotchintsi* par tout son tour d'esprit ; il aspire à la lutte, il aspire à la solution révolutionnaire des questions sociales. Peut-être la faute en est-elle à son origine noble, qui amollit sa volonté et développa en lui le penchant aux jouis-

sances matérielles — penchant dont il ne put jamais triompher entièrement, — toujours est-il que Nékraïssov ne devint jamais un militant au sens que nous attachons aujourd'hui à ce mot.

Par contre, le fait que, durant les premières années de la lutte du peuple contre son oppresseur, *il ne fit que chanter*, qu'il se permit un certain luxe dans son existence, devint le remords intérieur qui rongea Nékraïssov, qui le déchira jusqu'au plus profond de son être au point de le faire gémir sur son lit de mort et supplier le peuple de lui pardonner. Et ainsi se précise définitivement à nos yeux la figure de Nékraïssov, faisant son *mea culpa* pour n'avoir pas eu la force du sacrifice complet de soi-même, pour n'avoir pas su se détacher des biens terrestres, pour avoir donné parfois dans l'opportunisme (auquel il était contraint pour sauver son journal des rigueurs policières)...

Car la tâche qu'avait assumée la classe intellectuelle était accablante, lourde comme un boulet de forçat, et tous ne pouvaient pas être des héros, tous ne se sentaient pas le courage de « mourir pour la grande œuvre d'amour ». Et beaucoup, beaucoup de ces intellectuels enflammés par les discours ardents des prophètes de la Volonté populaire défailaient devant l'œuvre pratique, s'accusaient et se frappaient la poitrine pour leur faiblesse.

Certes, le temps n'était pas encore venu. Si l'ouragan de la révolution s'était élevé, Nékraïssov lui-même et tous les Nékraïssov de la Russie se seraient jetés tête baissée dans la lutte ; mais cette lutte bouillonnait, puis s'affaissait, reprenait de nouveau et mourait, et les intellectuels restaient dans leur hésitation douloureuse, et aux souffrances pour la souffrance du peuple s'ajoutait en eux la souffrance personnelle, la honte pour leur âme « trouble ». Mais l'état d'esprit d'un Nékraïssov se torturant pour des fautes si légères en somme, nous dévoile l'immense force révolutionnaire latente de cette catégorie sociale qu'étaient les *raznotchintsi*.

Il serait superflu de parler ici de l'œuvre poétique de Nékraïssov : là-dessus, tout a été dit et rien ne saurait remplacer la lecture attentive, recueillie de tous ses ouvrages ; mais il est un point sur lequel il convient de s'arrêter. Sur la foi de la critique esthétique, l'on s'est accoutumé à considérer Nékraïssov comme un poète d'un talent assez ordinaire. Nékraïssov lui-même dit de sa muse qu'elle est « rude ». de son vers qu'il est « gauche », et dans les articles parus tout récemment à l'occasion de son centenaire, l'on trouve encore des appréciations de ce genre : « Il n'avait pas un très grand talent poétique, la forme chez lui est rugueuse », etc.

Or, Tchernichevsky, qui, au bain, mourait d'une mort psychique lente et douloureuse, ayant appris que Nékraïssov était à l'agonie, torturé de remords, lui envoya par Pylpîne une lettre dans laquelle il disait : « Dis-lui que je l'aimais profondément comme homme, que je le remercie pour sa bonté envers moi, que je l'embrasse, que je suis persuadé que sa gloire sera immortelle, que l'amour de la Russie pour lui, le plus génial, le plus grand des poètes russes, sera éternel. Je sanglote à la pensée que nous allons le perdre. C'était véritablement un homme d'une rare noblesse d'âme, d'un esprit vaste, et, comme poète, il est certainement au-dessus de tous les poètes russes ».

Est-ce seulement l'affinité spirituelle de gens de la même génération, du même camp, qui parle dans ces lignes ? Peut-être. Il y a d'ailleurs dans ce jugement une exagération : « le plus génial...

le plus grand ». La littérature russe compte plusieurs poètes de génie qui, certes, ne le cèdent pas à Nékraïssov, mais, sauf cette exagération amicale, tout le reste de l'appréciation de Tchernichevsky est entièrement juste.

Lorsque l'on relit Nékraïssov à l'âge mûr, avec l'expérience de la vie, après avoir puisé à la source vive de presque tous les grands poètes du monde, on se demande comment certaines gens peuvent encore parler de je ne sais quelle faiblesse du talent poétique, de je ne sais quelle imperfection de la forme de Nékraïssov.

Nékraïssov est un poète *citoyen*, mais c'est aussi un *citoyen poète* : là est toute sa force. Les poètes faibles avec un sentiment civique fort méritent le respect, mais sont rarement d'une grande utilité. Avant tout, l'art doit être l'art, c'est-à-dire doit, selon la parole de Léon Tolstoï, faire vibrer l'âme de l'artiste et allumer notre âme à sa flamme. Pour cela, il faut deux choses. Tout d'abord, pour que cette flamme brûle dans l'âme de l'artiste, que son émotion soit plus haute que nos émotions, que ce soit un *grand* homme : celui qui n'est pas un grand homme ne peut être un grand poète, parce qu'il ne peut rien donner qui nous fasse vibrer, et la parole de l'apôtre Paul, proclamant que, sans l'amour, toutes les langues humaines ne sont que des cymbales retentissantes, restera éternellement vraie. Mais quand nous affirmons que le poète doit être un grand homme, nous ne voulons pas dire par là qu'il doive être tel dans sa vie privée. « Le poète, tant qu'Apollon ne le réclame pas pour le sacrifice auguste, est plongé vulgairement dans les soucis de la vie mesquine. » Bien plus : « De tous les méprisables enfants de ce monde, peut-être est-il, lui, le plus méprisable ».

Parce qu'il est un homme ordinaire, parce qu'il est comme Pierre ou Paul, comme n'importe lequel d'entre nous. Mais qu'est-ce que ce moment où « le verbe divin effleurera son oreille subtile » ? Qu'est-ce que ce « verbe divin » ? C'est l'esprit social. Quand le poète crée, il cesse d'être un homme ordinaire, il devient le héraut des pensées, des sensations et des émotions de l'humanité innombrable. Quand il crée, le poète sait qu'il parle pour des centaines de milliers, peut-être même pour des millions d'êtres, qu'il est un tribun, qu'il parle devant ses concitoyens et peut-être devant l'éternité. Et alors, c'est sa personnalité *sociale* qui triomphe en lui. Il se transforme, et ce n'est plus alors que le métal le plus noble, le plus pur qui sonne dans la cloche de son âme.

C'est cet homme transformé, c'est cet homme social, c'est cet « Homme » qui doit être grand en lui pour qu'il puisse devenir un grand poète. C'est là la première condition. Elle est remplie tout entière par Nékraïssov. Son lyrisme est ardent, amer, majestueux et profond. C'est son âme sublime qui s'exhale. Et les grands sentiments dont il nous embrasse étaient absolument nécessaires de son temps pour la croissance de l'esprit social russe et le sont encore maintenant, car les tâches qui s'imposaient à la société des *raznotchintsi* et des paysans des années 60 et 70 se dressent encore devant la société prolétarienne de la vingtième année de notre siècle.

Mais ce n'est pas encore assez pour être un grand artiste. Il peut y avoir de grandes âmes, animées des plus nobles passions, remplies des pensées les plus brillantes, mais incapables de les rendre par des images, comme si un écran, lorsqu'elles veulent s'exprimer, venait s'interposer entre elles et l'âme du lecteur. On peut être un « Raphaël sans mains ».

Ce n'est pas le cas de Nékraïssov. Ses œuvres

sont on ne peut plus adéquates à sa pensée et à son sentiment. Dès le début, il est intelligible à tous ; tous le réclament, tous le lisent, tous l'apprennent par cœur, tous le chantent jusqu'à l'humble paysan. Il est à remarquer que Nékraïssov ne se plaignait jamais comme Tutchéïev de ce que « la pensée exprimée fût un mensonge ». Ce n'est pas là qu'est le tragique pour Nékraïssov. Il déplore souvent que ses vers ne soient pas assez vrais. Dans quel sens ? Dans le sens que sa vie n'est pas à la hauteur de son prône et non dans le sens que son prône n'est pas à la hauteur de sa pensée.

Les vers de Nékraïssov ne sont pas suffisamment coulants ? Mais pourquoi la facilité serait-elle le mérite indispensable du vers ? Qui donc pourrait prouver qu'il faut absolument décrire les horreurs de la vie populaire en vers *coulants* ? Est-ce que l'on n'exige pas de la prose de l'artiste que tout son rythme corresponde à son contenu ? N'est-ce pas un grand artiste celui dont la prose râle, se tord, tombe ou s'élève avec son sujet, et les vers ne doivent-ils pas être tels ? Faut-il absolument polir, lécher comme une aquarelle de salon les portraits de la monstrueuse réalité ? Quelle absurdité ! Si la poésie de Nékraïssov était mieux versifiée, plus mélodieuse, elle sonnerait faux. Si quelqu'un venait nous narrer la mort de sa mère aimée en observant toutes les règles de la syntaxe et du style, vous auriez l'impression d'une monstrueuse hypocrisie ou d'une horrible sécheresse de cœur... Ce que Nékraïssov lui-même prenait pour la « gaucherie » de son vers n'était en réalité que son « austérité ». Il est gauche parce qu'il est monumental, il est gauche parce qu'il est sincère, il est gauche parce qu'il est puissant. Et il serait dommage qu'il y eût chez lui, ne fût-ce qu'un rien de gaucherie en moins.

Mais alors pourquoi ne pas adopter la prose au lieu du vers ? Parce que l'émotion dans laquelle vivait perpétuellement l'âme de Nékraïssov réclame le chant. Un conseil, à ce propos, pour reconnaître le bon poète : s'il ne chante pas, qu'il abandonne le vers et écrive en prose ; il a encore des chances d'être un bon prosateur. Les vers doivent chanter, chanter à l'intérieur de l'âme quand on les lit pour soi-même, être cadencés, mélodieux, lorsqu'on les lit à haute voix, appeler les compositeurs, célèbres et obscurs, à les mettre en musique. N'en est-il pas ainsi des vers de Nékraïssov ?... Je ne sais si Pouchkine et Lermontov même ont enfanté une telle quantité d'œuvres musicales que Nékraïssov ? Quel est le poète russe qui se chante le plus ? Est-il un seul coin de l'immense Russie où n'aient retenti le *Viens sur la Volga* ou l'heureuse *Chanson des colporteurs* ?

Mais nous ne faisons que parler de Nékraïssov lyrique, et Nékraïssov est encore un peintre, Nékraïssov est un poète épique. Nékraïssov crée des types qui restent éternellement dans la mémoire. Nékraïssov crayonne des paysages qui donnent l'illusion de la réalité. Nékraïssov déroule devant nos yeux des tableaux d'une intensité de vision qui n'a pas été surpassée. Et ces tableaux, il ne les peint pas seulement en réaliste !... à quelle puissance d'évocation inoubliable atteint son fantastique ! Que l'on se souvienne plutôt de cet étonnant poème populaire où apparaît l'hetman Moroz. Quelle ampleur, quel souffle, quelle envolée dans le fantastique !

Telle cette beauté slave décrite dans ce même poème, l'âme de Nékraïssov recélait d'immenses possibilités. Au vers : « La lutte m'a empêché d'être poète », qu'il a laissé une fois échapper,

nous répondons, nous : « Non, elle ne t'a pas empêché d'être poète ». Mais s'il avait vécu à une époque heureuse, Nékraïssov aurait chanté des chansons de bonheur, et dans le chant de la beauté, de l'amour, de la vie ailée, il se serait montré aussi grand, plus grand encore peut-être qu'il ne l'est. Plus grand, en ce sens qu'il aurait fait jaillir de sa poésie des images plus enchantées. Mais non, il est plus grand tel qu'il est et dans la leçon immense qu'il nous donne. Sanglotant, menaçant, il a, sans les affaiblir en rien, élevé le sanglot et la menace au plus haut degré de beauté musicale et artistique.

Dans un article aussi court, l'on ne saurait toucher à la dixième partie des leçons que nous donne Nicolas-Alexéïévitch Nékraïssov. Loin de nous la pensée de vouloir rabaisser le trône majestueux des Pouchkine et des Lermontov, ni les monuments plus modestes, quoique magnifiques encore, d'Alexis Tolstoï, de Tutchéïev, de Fef, de Koltsov et d'autres ; mais, nous le disons bien haut : Dans la littérature russe, dans toute notre littérature, il n'est pas d'homme devant lequel, avec amour et vénération, nous nous inclinons plus bas que devant Nékraïssov.

A. LOUNATCHARSKY.

VIEN DE PARAÎTRE :

LES S.-R. ET VANDERVELDE

par Jacques SADOUL

Une forte brochure de 64 pages : 0 fr. 50.

Edition de la librairie de l'Humanité.
142, rue Montmartre, PARIS.

“ L'Internationale Communiste des Jeunes ”

Organe de combat et de documentation de l'I.C.J.

Toutes les grandes questions du Mouvement Proletarien y font l'objet d'études complètes

Au Sommaire :

La Manifestation des Jeunesses prolétariennes par Laporte. — Une nouvelle étape, par Otto Unger. — Le Congrès mondial des Jeunesses prolétariennes, par Zettin. — Le Front unique, par Harry. — Notre antimilitarisme, par Jacques Doriot. — Sports et Jeunesses Communistes. D. — La vie dans les groupes, par Ziegler. — Dans les Jeunesses Communistes Russes, par Chatskine. — Nourrissons notre propagande. — Notre Internationale.

Ce numéro de 16 pages contient de superbes clichés. Il doit figurer dans la bibliothèque de chaque militant, de chaque section.

Il est l'instrument de combat indispensable au militant soucieux de défendre le programme de l'Internationale Communiste.

Adresser les commandes à PERI, 120, rue Lafayette, Paris.

Karl Marx et Ferdinand Lassalle

Nous avions promis à nos lecteurs, la semaine dernière, de leur donner quelques passages de la correspondance de Karl Marx et Lassalle, que Gustave Mayer vient de publier. Les extraits que nous publions ci-dessous sont surtout tirés de la correspondance de Lassalle. Comme nous l'avions déjà fait entrevoir, Lassalle se donne beaucoup plus directement dans ses lettres, que son ami Karl Marx, qui se montre plus réservé. Toutefois, nous avons tenu à donner aussi deux extraits de lettres de Karl Marx, qui nous font mieux connaître sa personnalité, la manière dont il préparait son grand ouvrage, sa manière, et enfin ses sentiments pour son ami Lassalle.

Que faire dans les temps d'apathie

Après l'échec de la révolution de 1848, il y eut un peu partout un temps de réaction acharnée, et de découragement pour les révolutionnaires. Karl Marx, dans une lettre probablement perdue, avait envisagé les moyens de remédier à cet état de choses et de faire avancer le mouvement révolutionnaire.

Voici ce que Lassalle lui répond à ce sujet :

Lassalle à Marx

Vendredi le 6 février 1854.

...Quand tu dis que l'apathie des temps présents ne peut être vaincue par des moyens théoriques tu as tout à fait raison. Je généraliserais même ce que tu viens de dire, et je prétends que jamais une apathie n'a été vaincue par la théorie pure. Ou pour mieux dire, là où il ne s'agissait que d'une victoire théorique remportée sur une pareille apathie, on a bien vu se former des écoles et des sectes ou des mouvements qui n'ont pas réussi, mais jamais un vrai mouvement mondial ni un mouvement d'une portée générale qui se serait emparé de l'esprit des masses. Pour que les masses se mettent en mouvement et qu'elles se voient entraînées vers de nouveaux objets, il faut que non seulement dans le domaine des faits, mais aussi dans celui des idées, des événements surviennent, qui leur communiquent leur chaleur.

Pourtant je crois que dès maintenant il y a une chose à faire, que je considère comme pouvant être de quelque valeur. On pourrait travailler à l'éducation théorique d'un nombre plus ou moins restreint de prolétaires, et faire de ceux-ci, dans un nombre de villes aussi grand que possible, des hommes de confiance, pour qu'ils constituent ensuite des noyaux spirituels qui guident le prolétariat dans ses mouvements futurs et l'empêchent au moment de la révolution de jouer une fois de plus vis-à-vis de la bourgeoisie le rôle que jouaient les chœurs dans la tragédie grecque. Ces prolétaires en vertu de la conscience claire et élevée qu'on aurait ainsi développée en eux et en vertu de l'influence qu'ils auraient su acquérir, en tant qu'ouvriers parmi les ouvriers pourraient jouer un rôle important et salutaire dans les mouvements futurs. Il suffirait de quelques prolétaires pour répondre de toute une ville.

Mais pour ce qui concerne la fatigue présente,

sa dernière heure vient de sonner. Des événements politiques de première importance sont imminents.

La déchéance des classes moyennes

Si après 1848 l'enthousiasme révolutionnaire avait quelque peu baissé, néanmoins la situation était restée révolutionnaire. On pourrait même dire qu'au moment même de la pire réaction, elle l'était plus qu'avant. C'est bien ce que nous indique l'extrait de la lettre que nous publions ci-dessous et dans laquelle il suffirait de changer quelques expressions pour y trouver une analyse parfaite de ce qui se passe en ce moment, un peu partout en Europe, et plus particulièrement en Allemagne.

Lassalle à Karl Marx

Le 27 janvier 1855.

...L'inquiétude qui a commencé à s'emparer des esprits vers 1851, et qui depuis cette date, d'année en année, et maintenant de mois en mois, a pris des proportions gigantesques, n'a pas ses racines profondes dans certaines tendances politiques de la bourgeoisie, mais bien plutôt dans un instinct général qui peu à peu avec une nécessité inéluctable s'est formé dans toutes les classes, et qui leur fait apercevoir qu'on est toujours en ce moment dans un état provisoire et que si nos gouvernements peuvent remporter la victoire dans une lutte de barricades, il n'est pas en leur pouvoir de créer un état de choses stable et durable. Lorsqu'en 1849 la victoire de la réaction semblait assurée et que surtout les armes s'étaient montrées victorieuses la bourgeoisie s'abandonna à un *dulce júbilo*. Elle, qui avait surtout besoin de voir la situation redevenir solide et stable, et qui dès qu'une situation présente des caractères de stabilité est prête à en accepter presque tous les autres inconvénients, ne doutait pas, à cette époque, que le bon vieux temps avant 1848 n'allait revenir et qu'un ordre durable allait être rétabli. Mais peu d'années ont suffi pour mettre à la place de ces espoirs et de ces velléités un mécontentement des plus violents... De plus en plus, tout le monde commence à voir qu'on ne fait que vivre au jour le jour et qu'à l'arrière-plan se préparent des changements profonds que les gouvernements — quelque grande et quelque absolue que soit leur puissance — ne pourront réprimer. Mais, rien n'est plus intolérable que de voir un tel état se prolonger, rien ne déprime tant que cet éternel sentiment du provisoire, que l'éternelle menace d'un changement imminent. C'est ainsi que de désespoir on en est arrivé à préférer voir le spectre derrière soi, que de l'avoir toujours devant les yeux, et qu'on s'est résolu à passer par là. Ce sont en première ligne les circonstances économiques qui ont contribué à former ce mécontentement comme d'autre d'autre, la situation économique qui empire de jour en jour a été à son tour la suite de l'insécurité politique. ...Il n'y a pas longtemps que nous faisons partie des pays qui font de l'industrie dans des proportions mondiales. Les classes moyennes disparaissent peu à peu, ce qui est une conséquence de la grande industrie moderne. La nation se divise en deux : les gros capitalistes d'un côté, les prolétaires de l'autre, ce qui est dans la logique du système de la production industrielle. Cette situation depuis quelques années s'accroît de plus en plus et tout le

monde s'en ressent. Toutefois cette disparition de classes moyennes que rien ne saurait plus retarder, ni la petite bourgeoisie qui se trouve presque submergée, ni la grande bourgeoisie qui de jour en jour se voit plus menacée, ne la reconnaissent comme une suite logique de notre développement social, mais elles attribuent leur malheur, comme d'ailleurs il est très naturel qu'elles le fassent, à la situation politique, et en rendent les gouvernements responsables. C'est ce qui explique l'énorme mécontentement qu'on voit se manifester partout. A cela s'ajoute que les spéculateurs, dont l'activité il est vrai est née du développement même de la grande industrie, ne sont jamais plus cyniques que dans les temps de crise politique, et d'incertitudes économiques qui en résultent et qu'aujourd'hui en particulier il manque non seulement dans beaucoup de branches du commerce toute sécurité, mais en général presque toute possibilité d'un commerce « honnête ». Par conséquent on n'a pas tout à fait tort d'attribuer l'impossibilité dans laquelle on se trouve de faire du commerce « honnête » à la situation politique.

Ajoute à cela les impôts qui depuis deux ans ont été augmentés d'une façon effrayante... et qui pour ainsi dire minent la classe moyenne, et tu pourras te faire une idée du malaise général qu'on fait remonter à la situation politique et qui crée un mécontentement immense contre le gouvernement. Que ce soit à tort ou à raison, la bourgeoisie moyenne aisée et d'esprit banal commence à se dire : « Si la révolution avait eu lieu cela aurait été moins ou en tous cas pas plus coûteux pour nous ; si même en vertu de cette révolution, nous avions perdu d'un coup une grande partie de notre capital, cela n'aurait été que passager, et une nouvelle période de prospérité aurait suivi, tandis que maintenant nous déprisons lentement et ne pouvons prévoir comment tout cela finira ». Les paroles que j'ai mises en guillemets ne font que rendre, quant à leur sens, les *ipsissima verba* (les mots mêmes) que j'ai entendu prononcer par des fabricants et entrepreneurs aisés et cossus, qu'ils fussent conservateurs ou simplement indifférents en politique.

Enthousiasme et Révolution

En 1855, Lassalle avait publié une tragédie en 5 actes, intitulée : « Franz von Sickingen ». Franz von Sickingen est un chevalier du temps de la Réforme, qui avait combattu contre Charles Quint. La Réforme avait beaucoup intéressé Karl Marx et son ami Friedrich Engels, qui s'étaient surtout attachés à montrer le caractère économique et social des événements d'alors. La publication du drame de Lassalle donna lieu à un échange de plusieurs lettres dans lesquelles fut discutée la question de savoir si Lassalle avait bien saisi le caractère des mouvements de cette époque et les conséquences qu'on pouvait en tirer pour la révolution en général, et particulièrement pour celle de 48. Dans l'extrait de la lettre que nous donnons ci-dessous, Lassalle donne quelques aperçus généraux qui nous semblent intéressants. On remarquera que, pour formuler ces vues, il se sert de la terminologie hégélienne. Toutefois, les termes qu'il emploie nous semblent assez compréhensibles en eux-mêmes pour que nous n'ayons pas besoin de remonter à la philosophie de Hegel pour les expliquer.

Lassalle à Marx

Berlin, le 6 mars 1859.

La force éternelle de toutes les classes dominantes qui défendent un ordre établi, réside dans la conscience développée, et que rien ne saurait obscurcir de leurs intérêts de classe, conscience d'autant plus affirmée qu'il s'agit d'un intérêt reconnu, et qui a pu entièrement s'affirmer.

Par contre la faiblesse éternelle de toute idée révolutionnaire qui veut devenir réalité, réside dans l'absence de conscience de classe chez ses défenseurs qui n'ont pu développer leur principe vital, ainsi que dans le manque d'une organisation des moyens dont ils pourraient disposer...

En effet, quoique l'intelligence humaine ne se l'avoue que difficilement, il semblerait presque qu'il y ait une contradiction irréductible d'une part entre l'idée qui fait la force de la révolution et la justifie, et les vues limitées de l'intelligence de l'autre. La plupart des révolutions qui ont échoué — tout historien devra m'avouer que c'est vrai — n'ont échoué que par le fait de cette prudence, ou plus exactement, toutes les révolutions qui ont fait état de cette prudence ont échoué. La grande révolution française de 1792, qui fut victorieuse dans les circonstances les plus difficiles, ne remporta la victoire que parce qu'elle sut faire fi de la prudence.

C'est, dans les révolutions, le secret de la force des partis extrêmes, et c'est aussi ce qui nous explique pourquoi l'instinct des masses dans les révolutions en général est tellement plus sûr, que l'attitude réfléchie des intellectuels. « Ce que les intelligents, avec toute leur intelligence, ne sauraient voir, l'enfant ingénu et naïf le perçoit d'instinct ». C'est justement leur défaut d'éducation qui fait éviter aux masses l'écueil sur lequel vont se briser les gens raisonnables, dans leurs prudentes calculs.

Marx préparant sa grande œuvre

Le passage suivant donnera une idée des difficultés de toutes sortes avec lesquelles des années durant Karl Marx eut à lutter pour mettre à point son grand système. En même temps, il nous le montrera tout en s'occupant d'ouvrages théoriques et même au milieu du plus grand découragement toujours prêt à recommencer la lutte révolutionnaire.

Marx à Lassalle

Le 22 février 1858.

9 Grafton Terrace, Maitland Parc
Haverstock Hill, Londres.

Cher Lassalle,

Je veux te dire en quelques mots ce qui en est de mes travaux sociologiques. J'y mets *in fact* (en anglais dans le texte : en fait) depuis quelques mois la dernière main. Mais l'affaire n'avance que très lentement, vu que les objets dont on a fait depuis des années un sujet principal d'études, quand il faut y mettre un terme, se montrent sans cesse sous de nouvelles formes et éveillent de nouveaux scrupules. Ajoute à cela que je ne suis pas maître de mon temps, mais *rather* (en anglais dans le texte : plutôt) esclave. Il ne me reste que la nuit pour moi-même et très souvent des accès et des rechutes de maladie de foie viennent à leur tour déranger ces travaux de nuit...

Les années qu'un proche avenir nous réserve seront orageuses. Si je ne me souciais que de mes inclinations particulières, je pourrais souhaiter que ce repos de surface dont nous jouissons en ce moment dure encore quelques années. C'est en tous cas le meilleur temps pour achever des œuvres scientifiques, et en fin de compte après les expériences des dix dernières années, le mépris pour les masses et pour les individus n'a pu que s'accroître chez tout *rational being* (en anglais dans le texte : être de raison) au point que le « *odi profanum vulgus et arceo* » (je déteste la foule profane et m'en écarte) est devenu la conviction intime du sage. Mais ce ne sont là que des sentiments de *philistin*, que la première tempête dissipera.

Marx sur la mort de Lassalle

Nous avons cité la semaine dernière un passage d'une lettre que Marx avait écrite à la comtesse Harzfeldt lors de la mort tragique de Lassalle. Nous croyons intéressant pour clore la série de nos extraits, de donner cette lettre dans son entier.

Marx à la comtesse Sophie de Hatzfeldt

16 octobre 1864.

Modena Villa Maitland Park
Haverstock Hill, Londres.

Ma chère comtesse,

Ces dernières semaines, j'ai été sérieusement malade au point que j'ai dû garder le lit, c'est pourquoi j'ai dû différer de répondre à votre si aimable lettre du 1^{er} octobre, jusqu'aujourd'hui.

Je vous assure que je ne puis pas encore me résoudre à envisager la mort de Lassalle comme un fait accompli. Lui, si vivant, si plein d'esprit, d'activité et de projets, si jeune dans tout son être, tel que je le vois encore devant moi, le voilà main-

tenant sans vie et inerte. Il me manque les transitions, et cela pèse sur moi comme un cauchemar affreux et troublant.

Vous avez tout à fait raison quand vous dites que personne plus que moi n'a reconnu ce qu'il y avait de grand et d'éminent en Lassalle. Lui-même ne l'ignorait pas, comme le prouvent les lettres qu'il m'a adressées. Tant que j'ai été en correspondance avec lui, j'ai toujours chaleureusement apprécié ses mérites d'une part, tandis que de l'autre je ne lui ai jamais caché mes réserves et mes critiques sur ce qui me paraissait être des erreurs.

Encore dans une de ses dernières lettres il m'exprimait de la manière brusque qui lui était particulière la satisfaction qu'il en éprouvait. En dehors de tous ses mérites, je l'aimais pour lui-même. Hélas ! nous nous le sommes toujours caché, comme si nous devions vivre éternellement.

(Le reste de la lettre manque).

(Traduit par Alix Guillaïn.)

Ouvriers et Intellectuels

Nous avons reçu la lettre suivante :

Cher Camarade Souvarine,

Votre article « Des ouvriers, pas d'ouvriérisme » a violemment heurté ma conception du mouvement ouvrier et révolutionnaire. Vous rompez des lances contre la démagogie ouvriériste. Il n'y a pas de démagogie ouvriériste. Il n'y a que le légitime sentiment de méfiance des ouvriers à l'égard des intellectuels — qui jusqu'ici les ont toujours « roulés ». Il n'y a que le désir de voir le plus possible les ouvriers faire leur travail eux-mêmes, seule garantie de l'action. C'est parce qu'on ne s'est pas suffisamment méfié des intellectuels, c'est parce que les ouvriers n'ont pas encore assez fait de travail personnel effectif — autant par timidité que par leur mise à l'écart — que le Parti Communiste — son centre plus exactement — est si malade. L'ouvriérisme ne consiste nullement à dire, pour écraser un contradicteur « je suis un manuel », mais à permettre aux intéressés de conduire leur lutte eux-mêmes, avec le concours bienveillant des intellectuels, mais non sous leur direction. Dans votre article, une phrase m'a révélé, mieux que tout le reste, une mauvaise tournure d'esprit « la Direction du Parti a négligé son devoir d'éduquer la masse des adhérents ». Il est entendu que la Direction du Parti n'a pas fait ce qu'il fallait faire pour la propagande des idées communistes, qu'elle n'a surtout pas exposé ce qu'elle pensait (je crois que c'est parce qu'elle ne pensait rien). Mais dire qu'elle « doit éduquer la masse des adhérents » voilà qui me fait me demander si vous considérez que toute la lumière est en haut et qu'il n'y a rien chez les travailleurs. Quand vous dites : « Le Parti doit mettre les ouvriers à tels ou tels postes », voilà encore qui me confirme cette mauvaise tournure d'esprit. Quoi ! le Parti n'est pas au-dessus des ouvriers ! Le Parti, ce doit être la chose des ouvriers et ce sont les ouvriers qui

doivent en assurer la direction — non le Parti la direction des ouvriers. Quant à ne mettre les ouvriers qu'aux « postes représentatifs », c'est vouloir des marionnettes pour les agiter dans un sens ou dans l'autre, grâce à l'appropriation par les intellectuels des « postes de travail » qui sont les réels postes de direction du Parti. Je ne crois d'ailleurs pas que le prolétariat doive tant aux « intellectuels ci-devant bourgeois ». C'est surtout en lui qu'il a appris et qu'il apprend la « claire conscience de sa mission historique et l'exemple du courage dans la lutte et de l'esprit de sacrifice ». C'est en lui que se forment sa doctrine et ses connaissances, même « scientifiques » — avec pas mal d'exceptions pour ces dernières, c'est entendu. Voyez l'exemple de Sorel : « l'influence de Sorel sur la formation et le développement du syndicalisme révolutionnaire fut nulle », a écrit Louzon dans la dernière V. O. Et c'est vrai. Sorel, intellectuel, n'essaya jamais, ne voulut jamais influencer, ni diriger le mouvement ouvrier. Il n'en fut que le serviteur, le serviteur du prolétariat, comme Marx, Proudhon, Pelloutier.

Voilà, camarade Souvarine, quelques réflexions faites à la lecture de votre article. Elles s'ajoutent à celles que j'ai déjà faites sur votre pensée en ce qui concerne le syndicalisme — sujet sur lequel nous sommes assez loin de nous accorder.

Maurice CHAMBELLAND.

S'il est vrai, comme l'écrit Chambelland, qu'il n'y a pas d'ouvriérisme, toute la partie de notre article consacrée à l'ouvriérisme tombe *ipso facto*. Nous serions enchanté qu'il en soit ainsi. Mais nous n'avons pas rêvé : une déviation ouvriériste se manifeste dans notre Parti, si fertile en déviations, et nous croyons devoir la combattre avant qu'elle devienne un grand danger.

C'est pourquoi nous avons défini le rôle de l'intellectuel dans un parti qui doit être essentiellement ouvrier, pour réagir contre l'importance excessive accordée jusqu'à présent aux intellectuels, en même temps que nous réclamons pour les ouvriers leur place, toute leur place qui est prépondérante dans un parti communiste, et que nous invitons ceux-ci à se débarrasser de leurs préjugés ouvriéristes.

Non pas que nous ayons le goût du « juste milieu », mais parce que devant un double danger, nous avons le devoir de signaler l'un et l'autre, même au risque de provoquer des mécontentements des deux côtés, ce qui est arrivé. En général, disons-le, on nous a plutôt reproché d'avoir trop penché, malgré tout, vers l'ouvriérisme (on est toujours l'ouvriériste de quelqu'un).

Si, comme l'écrit Chambelland, l'ouvriérisme consiste « à permettre aux intéressés de conduire leur lutte eux-mêmes », l'ouvriérisme se confond alors avec le communisme et l'on pourrait dire, dans ce sens, qu'il n'y a pas d'ouvriérisme.

Mais il y a malheureusement un ouvriérisme : c'est la psychologie de ceux qui attribuent tous les maux du prolétariat aux politiciens intellectuels. Une conception si superficielle, explicable d'ailleurs chez les ouvriers qui peuvent se laisser prendre aux apparences et qui réagissent violemment contre le fétichisme intellectuel, doit être combattue. Les communistes doivent expliquer aux ouvriers qu'ils sont eux-mêmes responsables de leur faiblesse politique et qu'il ne tient qu'à eux de ne plus être trompés par les intellectuels.

Un prolétariat parvenu à un degré moyen de conscience de classe sait se servir des intellectuels ralliés à sa cause, et ne les sert pas. Nous demandons précisément que les intellectuels servent le prolétariat, donc qu'ils échangent leur prétention d'intellectuels pour l'ambition plus haute de communistes.

Nous pensons que le rôle des intellectuels communistes est d'éduquer les ouvriers pour les rendre capables de se conduire eux-mêmes. Cela ne signifie pas, comme l'interprète à tort Chambelland, que « toute la lumière est en haut ». Il ne s'agit pas de haut ni de bas. Les connaissances sont où elles sont, c'est-à-dire là où il y a eu possibilité d'étude. Tout ce que sait Chambelland, il le tient, directement ou indirectement, d'intellectuels, soit d'hommes qui ont pensé et étudié avant lui. Dire que les intellectuels doivent éduquer les ouvriers, ce n'est pas introduire une idée de hiérarchie mais une idée de division du travail.

Le Parti n'est pas au-dessus des ouvriers, nous sommes bien d'accord. Le Parti est, ou doit être, l'expression la plus consciente de l'intérêt des ouvriers. Que les ouvriers le dirigent, cela est nécessaire, — mais malheureusement pas toujours possible. L'essentiel est que les dirigeants soient communistes, qu'ils se montrent, en fait, les serviteurs dévoués du prolétariat.

Si l'expression « postes représentatifs » évoque dans l'esprit de Chambelland l'idée de mairiottes, nous la retirons aussitôt. Ce n'est pas ce que nous avons voulu dire. Nous entendons que les ouvriers soient les porte-parole du parti, donc ses dirigeants.

Une discussion sur ce que le prolétariat doit à ceux qui ont discerné son rôle historique, forgé sa doctrine, éclairé sa route, nous entraînerait bien loin. Avons-nous dit que le prolétariat a reçu de l'extérieur tout ce qui lui donne conscience de sa mission ? Rien de semblable. Il nous paraît au contraire que l'article en discussion, comme notre point de vue communiste en général, signifie que le salut du prolétariat est en lui.

Le seul point sur lequel Chambelland et nous sommes réellement en désaccord, c'est sur celui de savoir si des intellectuels doivent influencer le mouvement ouvrier. L'observation de Louzon sur Sorel est très juste mais en tirer la conclusion que l'exemple de Sorel doit être suivi est une autre chose. Le mérite de Sorel n'est pas de s'être gardé d'influencer le mouvement, il est d'avoir augmenté le bagage théorique des révolutionnaires. Il est, à nos yeux de communiste, d'avoir percé les sophismes démocratiques, d'avoir dénoncé les méfaits des intellectuels, d'avoir compris la fécondité de la violence. Nous préférons, certes, que Sorel se soit abstenu d'intervention active dans l'action ouvrière : mais pour des raisons toutes différentes de celles de Chambelland. L'intervention directe de Sorel eût contribué à jeter la confusion dans la conscience révolutionnaire des ouvriers, voilà ce que nous voulons dire. Il y a, dans l'œuvre de Sorel, de quoi satisfaire les syndicalistes, les anarchistes, les royalistes et même les fascistes... Les communistes eux-mêmes y trouvent quelques idées de très grande valeur : mais ils ne deviennent pas Soreliens pour cela et ils ne se croient nullement tenus de suivre l'exemple de Sorel quand celui-ci s'abstient de chercher à influencer le mouvement ouvrier.

Puisque Chambelland prononce le nom de Marx, il nous permettra de lui dire que le principal titre de gloire de Marx est d'avoir cherché à influencer le mouvement ouvrier et de l'avoir fait comme il l'a fait. Autant nous trouvons excellent que Sorel s'en soit abstenu — parce qu'il aurait fait plus de mal que de bien — autant nous sommes reconnaissant à Marx de s'en être mêlé.

C'est parce qu'il a influencé en communiste le mouvement ouvrier mondial que Lénine est un grand serviteur du prolétariat.

Boris SOUVARINE.



Travail exécuté par des ouvriers syndiqués.

Le Gérant : R. APERCE.

IMPRIMERIE FRANÇAISE, Maison J. DANGON
123, rue Montmartre, 123, Paris (2^e)
Georges Dangon imprimeur.